

Les clochers du Nouvel-Ontario

Yves Frenette

Volume 17, numéro 1, 2011

L'Amérique française

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66165ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Histoire Québec
La Fédération Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (imprimé)
1923-2101 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Frenette, Y. (2011). Les clochers du Nouvel-Ontario. *Histoire Québec*, 17(1), 35–35.

Les clochers du Nouvel-Ontario

par Yves Frenette,

professeur titulaire d'histoire et directeur de l'Institut d'études canadienne, Université d'Ottawa

Réserve de fourrures et pays de missions amérindiennes sous le Régime français, le nord de l'Ontario l'était encore au milieu du XIX^e siècle. Plus ou moins abandonnées au fur et à mesure du décès des Jésuites venus avant la Conquête, les missions catholiques avaient, en effet, repris vie au cours de la décennie de 1840; les Oblats avaient alors fait du Nord-Est leur territoire de prédilection apostolique, alors que leurs confrères jésuites s'activaient dans le Nord-Ouest.

Toutefois, l'exploitation des forêts et des gisements miniers, puis la colonisation agricole favorisèrent le peuplement du « Nouvel-Ontario » par les Canadiens français, à mesure que se construisaient des voies ferrées vers cette région éloignée du sud de la province et du Québec. Amorcé dans les années 1860 près de Mattawa, le peuplement se propagea vers l'ouest, jusqu'à Sudbury et sa région environnante. Un peu plus tard, ce fut la rive nord du lac Huron qui fut occupée. Parallèlement, les Canadiens français migrèrent vers le Témiscamingue et la Grande Zone argileuse. Partout, ils apportaient dans leurs bagages un fort sentiment religieux et la paroisse constituait pour eux le premier lieu d'appartenance, la première référence spatiale. C'était le pivot autour

duquel gravitait toute la vie sociale; l'école, l'hôpital, la caisse populaire, les associations, tout s'organisait autour d'elle. Il s'y tenait également une kyrielle d'activités : récitals, bazars, discours patriotiques. Cet encadrement donnait aux Canadiens français une identité et un sentiment de sécurité. Pour leurs chefs religieux et politiques, il était garant de la « survivance de la race ». Nombre d'entre eux auraient été d'accord avec la description que donnait le docteur Raoul Hurtubise, député de Nipissing, de la paroisse de Verner et de son curé en 1939 : « Et nous arrivons maintenant à Verner, paroisse totalement canadienne-française et catholique. Nous nous croirions dans la province de Québec. Cette paroisse est dirigée par mon bon ami le curé O. Racette, rempli d'idéal, mais en même temps d'un esprit pratique et au service de ses ouailles à tous les points de vue. »

Ce n'est pas moins de 67 paroisses de langue française ou bilingues que les autorités ecclésiastiques mirent sur pied dans le nord de l'Ontario avant 1930. Parfois, elles avaient été précédées par une mission. Dans la région, on trouve encore des exemples de chapelles en bois qui avaient aussi servi de presbytère et d'école. Mais dès que les effectifs le permettaient, on se dotait d'une véri-

table église, construite en pierre ou en brique, que ce fût une petite bâtisse à la campagne ou une église de type monumental dans les centres urbains.

Aujourd'hui, la fonction sociale de la paroisse a beaucoup changé, tant au « Nouvel Ontario » tout comme ailleurs en Amérique, mais les clochers parent toujours le ciel des villes et des villages franco-ontariens.



Église Saint-Jean-Baptiste de Verner, diocèse de Sault-Sainte-Marie. (Source : <http://stjeanbaptiste.diocesessm.org/index.html#fr> [page consultée le 18 mars 2011])